

Amis des Études Celtiques

Association régie par la loi de 1901

Siège social : Sorbonne, École pratique des Hautes Études
IV^{ème} Section - Sciences historiques et philologiques

Secrétariat : 19 avenue du Général Leclerc, 75014 Paris F

☎ 01 43 21 42 77

I.S.S.N. 1270 - 8291

Rédacteur en chef. Responsable du bulletin
Josette Pieuchot-Billardey



AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES

Bulletin de liaison n° 55
février-mars 2010



Détail d'un vase de Basse-Yutz (Moselle)
British Museum, Londres. Dessin : Jean Pieuchot

SOMMAIRE

- | | | |
|-------|--|-----------------------|
| p. 3 | L'Espace et le temps : à propos de notre
J.E. le 15 mai 2010 | Venceslas KRUTA |
| p. 5 | Journée d'Étude le 15 mai 2010 | |
| p. 6 | Le Biniou est-il indo-européen ? | Jean HAUDRY |
| p. 11 | Vénus avant Vénus : Jusqu'à quand peut-on
remonter la mémoire de l'humanité ? | Venceslas KRUTA |
| p. 17 | Voyage d'Étude vers le chaudron
de Gundestrup | J. PIEUCHOT-BILLARDEY |
| p. 18 | Les Livres | La RÉDACTION |
| p. 19 | L'Interprétation symbolique des
« chapeaux » coniques en or | Wilfried MENGHIN |

Medallion : Revers d'une monnaie d'or des Parisii
(cliché : J.L. Godard)

AMIS DES ETUDES CELTIQUES

Association régie par la loi de 1901

Siège social : Ecole pratique des Hautes Etudes en Sorbonne

Sciences historiques et philologiques

Secrétariat : 19 avenue du Général Leclerc - PARIS 75014

☎ 01 43 21 42 77

Depuis le IX^e Congrès International d'Etudes Celtiques qui s'est déroulé à Paris en 1991, notre association regroupe des universitaires, des chercheurs et des amateurs éclairés. Elle s'attache à diffuser, avec la collaboration de savants français et étrangers, les résultats des recherches scientifiques portant sur la connaissance des peuples celtiques de l'Antiquité au Moyen-Âge. Nos activités s'inscrivent dans le cadre de l'année universitaire et comportent la publication d'un bulletin de liaison, l'organisation de conférences à Paris en langue française et des voyages en France et à l'étranger. Pour adhérer à l'association des Amis des Etudes Celtiques, il faut déposer une demande qui sera soumise à l'approbation du conseil d'administration. Les membres de l'association ne peuvent se prévaloir de cette qualité pour des activités (conférences, ouvrages, articles...), extérieures au cadre de l'association, et sans le consentement écrit de son conseil d'administration.

Membres fondateurs

M. Edouard BACHELLERY +
M. Paul-Marie DUVAL +
M. Léon FLEURIOT +
M. Michel LEJUNE +
M. Veneslas KRUTA
M. Pierre-Yves LAMBERT

Composition du conseil d'administration

Président
Membre d'honneur du conseil scientifique

Membre

Conseiller scientifique

Conseiller

Conseiller

Vice-président

Secrétaire général

Trésorier

Secrétaire administratif

Secrétaire

Membre du bureau

Rédacteur en chef responsable du bulletin

M. Veneslas KRUTA
M. Pierre-Yves LAMBERT
M. Michel EGLOFF
Mme Brigitte FISCHER
M. Jean-Jacques CHARPY
M. Jean HAUDRY
M. Jacques LACROIX
M. Jean PIEUCHOT
Mme Josette PIEUCHOT-BILLARDEY
Mme Michelle HINGANT
Mme Nicole JOBLOTT
Mme Jaroslava JOSYPYSZYN
Mme Annie DESFORGES
M. Jacques TRETON
M. Philippe LALUETTE
Mme Jacqueline GIRARD
Mme Josette PIEUCHOT-BILLARDEY

La reproduction des textes publiés dans ce numéro est interdite.
Les opinions exprimées dans les articles n'engagent que leurs auteurs.

Tous droits réservés. Une copie ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

AMIS DES ETUDES CELTIQUES

Secrétariat : 19 avenue du Général Leclerc - 75014 Paris F
I.S.S.N. 1270 - 8291

mineures, jusqu'en 1600 av. J.-C. servait, entre autre, d'observatoire pour l'étude des trajectoires

du soleil, de la lune et peut-être aussi d'autres corps célestes.

Qu'il y ait eu un long chemin à parcourir pour parvenir aux programmes complexes de décoration fondés sur le calendrier, juste initiés avec les chapeaux d'or de Schifferstadt et d'Avanton, c'est ce qui ressort de la charge symbolique de motifs décoratifs qui étaient tout d'abord plutôt neutres, du point de vue de la signification. Dans le chapeau de Schifferstadt, cela

apparaît dans la forme simple sans cadre et dans la disposition en lignes serrées, à la façon d'un collier de perles. Sur les deux chapeaux plus récents, le modèle est devenu d'un encadrement dont l'importance est, de plus, soulignée par la distance entre les impressions de poinçons. Déjà la différence formelle permet de supposer une différence dans l'importance du contenu : sur les chapeaux d'or de « Berlin » et d'Ezelsdorf, le modèle des « yeux » a sûrement une signification astrale, tout comme les autres modèles particuliers : le croissant de lune avec une ronde-bosse centrale, le pour la lune ou pour la lune et le soleil, la roue comme signe du soleil (s'intéprète comme symbole de Vénus), le corps céleste fixe le plus brillant au firmament. En revanche, sur le chapeau de Schifferstadt le modèle de l'« oeil » est encore utilisé exactement tel qu'on le connaît comme motif décoratif sur les objets de bronze et d'or des XVI^eme et XI^eme siècles av. J.-C., par exemple la cape d'or de Mold, pays de Galles, aussi encadré et dans une rangée serrée semblable à un collier de perles. Dans la riche décoration de la cape d'or, des structures textiles de la cape, faite de matériaux organiques, ou des colliers de perles et des ajouts de perles et de pierres précieuses, ont été probablement placés autour comme dans les grands cols en forme de cape d'Égypte. Si l'on se place du point de vue des travaux du métal en Europe occidentale, on peut se demander si le simple modèle ovale pointu du chapeau de Schifferstadt figure déjà le symbole à signification astrale qui apparaît sur les chapeaux d'or plus récents. Le caractère décoratif doit encore être prédominant. Il en va de même pour les décors à cercles concentriques autour d'une bosse plate. Le motif décro-

rant est arrivé par intermédiaire mycénien en Europe centrale, occidentale et septentrionale. Comme à Mycènes, il a servi surtout à décorer des objets en toile d'or. Il a pu avoir une signification symbolique subliminale comme décoration presque exclusive des objets d'or (Jockenhovel 2003 : 110 et suiv.), mais en premier lieu, c'était un ornement et cela vaut sans doute aussi pour les bosses circulaires du chapeau d'or de Schifferstadt. C'est seulement avec la formulation des systèmes complexes de décoration sur la base du calendrier, dans lesquels les anneaux concentriques des symboles en forme de disques furent définis comme des unités numériques pour le jour, que se réalisa la charge symbolique des anneaux circulaires comme emblème concret :

comme symbole perçepible de la représentation de la course quotidienne du soleil à travers les océans du jour et de la nuit. Le changement de signification s'amorça peut-être justement dans le chapeau d'or de Schifferstadt. Dans celui d'Avanton, il était peut-être déjà en cours mais il ne s'acheva qu'avec les chapeaux d'or récents de « Berlin » et d'Ezelsdorf.

Une chose ressort clairement de ces considérations sur la signification symbolique et les rapports avec le calendrier des chapeaux d'or : les chapeaux d'or récents de « Berlin » et d'Ezelsdorf n'étaient, eux non plus, sûrement pas des calendriers utilisables dans la pratique. Les sous-jacentes étaient enregistrés dans les chapeaux d'or. Dans l'ensemble, le chapeau d'or conique exprimait de façon symbolique que son porteur s'y entendait en matière de régularité du ciel, de la terre et du temps, qu'il était lié aux deux, maître de ces régularités, par sa science, et qu'ainsi il pouvait prendre soin du maintien de cette régularité dont dépendaient la saison et la fécondité des plantes, des animaux, des hommes et en fin de compte de la vie. Le chapeau d'or était le symbole de l'ordre cosmique et divin. Cela vaut également pour les chapeaux d'or antérieurs de Schifferstadt et d'Avanton. Leur décoration n'est certes pas structurée sur la base numérique du calendrier ; l'époque n'était pas encore mûre pour cela, mais ils se réfèrent au calendrier luni-

solaire dans certaines parties de leur décoration.

Wilfried MENGHIN

Traduction de Jean HAUDRY

L'ESPACE ET LE TEMPS À PROPOS DE NOTRE JOURNÉE D'ÉTUDE 2010

mais seulement en changeant la définition des unités numériques : comme pour les 19 grandes bosses dépourvues d'anneaux sur le sommet qui, à cet emplacement, étiquettent le chapeau de façon thématique, pour ainsi dire : ils indiquent le cycle lunisolaire de 19 ans qui est l'élément constitutif du calendrier lunisolaire. Pour cette raison, dans le chapeau de Schifferstadt, les bosses seraient à considérer comme le symbole principal, auquel s'ajoutent les anneaux circulaires des symboles en forme de disques. Cela ne semble pas impossible, mais n'est pas étayé par le mode de calcul des autres chapeaux d'or. En ce qui concerne le fragment du chapeau d'or d'Avanton, seules quelques séquences de 6, 9 et 12 mois lunaires et solaires se laissent identifier selon le mode de calcul pratiqué sur le chapeau d'or de Berlin et celui d'Ezelsdorf.

La décoration des chapeaux d'or de Schiffersdorf et d'Avanton est donc aussi, pour une part, organisée sur la base du calendrier. Le calendrier lunisolaire n'est cité que de façon ponctuelle. Les citations ne sont reconnaissables qu'à la lumière des systèmes de décoration fondés sur le calendrier des grands chapeaux d'or plus récents. Considérés en eux-mêmes, les chapeaux d'or de Schiffersdorf et d'Avanton sont inaccessibles à une interprétation par le calendrier. Et ce n'est pas tout : le travail numérique complexe des deux chapeaux d'or plus récents, celui de Berlin et celui d'Ezelsdorf, commençait tout juste à se développer au temps des chapeaux d'or de Schiffersdorf et d'Avanton.

L'ensemble des motifs des chapeaux d'or et d'autres objets d'or de l'âge du Bronze, l'esthétique rigoureuse de leurs frises horizontales, les chapeaux d'or eux-mêmes, sont plus anciens que le jeu sur les nombres, qui s'est développé et a été pratiqué dans les chapeaux d'or sur cette base décorative. Le canon décoratif et sa structure esthétique n'ont pas été conçus en vue de ce jeu sur les nombres, mais n'ont été employés à cet effet que secondairement. Au début, ils ne sont pas en rapport avec le calendrier lunisolaire et sa base astronomique. L'introduction des notions d'arithmétique et de calendrier dans la décoration des chapeaux d'or ne va pas de pair avec un développement correspondant d'un calendrier lunisolaire, car le savoir sur l'astronomie et le calendrier, recélés par les chapeaux d'or récents, était déjà présent à la base des chapeaux d'or plus anciens (de Schifferstadt et d'Avanton), comme l'attestent les « citations » mentionnées ci-dessus. Mais au XIV^{ème} et XIII^{ème} s. av. J.-C., les techniques mathématiques n'étaient probablement pas encore suffisamment développées pour pouvoir formuler des constructions numériques et des programmes de décoration aussi complexes que ceux des chapeaux d'or de « Berlin » de d'Ezelsdorf. Il y fallait non seulement un savoir arithmétique considérable, mais aussi une véritable réflexion mathématique.

C'est cela qui est vraiment surprenant et non la connaissance sur l'astronomie et le calendrier, dont témoignent les chapeaux d'or récents. Cela renvoie, en Europe aussi, loin avant le temps des chapeaux d'or. Il suffit de se référer à Stonehenge en Angleterre, un site culturel édifié vers 2500 av. J.-C. utilisé avec des changements dans la disposition pendant environ un millénaire et qui, comme il est apparu, a servi à l'observation astronomique du soleil et de la lune (Scarre 1999 : 157). En Europe centrale, on connaît déjà, au V^{ème} millénaire av. J.-C., des monuments qui sont disposés d'après les points caractéristiques du cycle solaire annuel et qui, de cette façon, attestent déjà une observation systématique du ciel pour cette période ancienne (Bertemes/Schlosser 2004). Une observation du soleil, de la lune et d'autres corps célestes s'étendant sur des siècles et des millénaires a dû conduire à une connaissance précise de l'année solaire, des cycles de la lune, des mois solaires et des mois lunaires, et aussi à une connaissance du cycle de 19 ans de la lune et du soleil. Il faut naturellement supposer l'existence d'un cercle de personnes compétentes pour une observation continue des corps célestes et pour la communication du savoir ainsi acquis. Cela n'a pas de rapport avec un calcul mathématique exact des cycles, des corps célestes. Il n'a été possible que bien des siècles plus tard, dans une civilisation marquée par la Ville et l'Etat, et sur la base d'une pensée scientifique développée et de techniques mathématiques avancées ; ainsi, vers 432 av. J.-C., l'Athénien Méton a pu calculer le cycle lunisolaire de 19 ans, mais sa connaissance était bien plus ancienne.

Le site de Stonehenge (Wiltshire, Angleterre), édifié vers 2500 av. J.-C., avec des réfections

Le but que s'étaient fixé nos journées d'étude n'était pas uniquement de réunir autour d'un thème des savants appartenant à des disciplines différentes, donc de mettre en pratique le principe de pluridisciplinarité, souvent évoqué mais trop rarement mis en œuvre. C'était aussi de tenter d'orienter des approches de nature différente sur un même thème, afin de pouvoir mettre en évidence leurs convergences ou leurs divergences. On pourrait penser que c'est une pratique courante, ancrée dans la nature même de la recherche. Si c'est loin d'être le cas, c'est parce que nous assistons actuellement, non seulement à une séparation croissante des disciplines, mais à leur découpage interne en petits secteurs qui ne communiquent plus qu'exceptionnellement entre eux et avec des difficultés, dont l'absence d'un langage commun n'est pas la moindre.

Or communiquer entre nous, mais aussi avec le public, est indispensable au progrès de la recherche. En effet, si nous ne sommes plus en mesure de nous comprendre, cela peut être non seulement la conséquence d'ignorances réciproques des interlocuteurs, mais également de celle d'un discours où le message disparaît au milieu de formulations cryptiques qui embrouillent inextricablement le fil conducteur. Il peut d'ailleurs s'agir quelquefois de l'habillage de banalités sans grand intérêt. C'est là que l'avis d'un « béotien » devient extrêmement précieux. Mon maître Paul-Marie Duval me disait souvent : « lorsqu'un texte ne peut être lu et compris par n'importe quelle personne, c'est que la pensée qu'il est censé exprimer n'est pas encore arrivée à maturité... ». J'ai dû ainsi refaire laborieusement de nombreux textes, à mon plus grand profit. Michel Fleury, un autre savant dont je suis le débiteur reconnaissant, était de la même opinion.

Nos journées d'étude devraient donc être l'occasion de vérifier jusqu'à quel point nos idées sont bien ordonnées, donc clairement compréhensibles et peuvent en conséquence être soumises à l'épreuve critique d'un bon sens qui n'est pas contaminé par la routine, des préjugés idéologiques ou d'autres nuisances.

Le sujet choisi cette année conduit spontanément à l'idée de calendrier, à celles de la mesure du temps et de l'organisation de l'espace, principalement sous leur forme utilitaire, pratique. Ces deux dimensions dans lesquelles se réalise l'histoire de l'Humanité présentent cependant bien d'autres aspects. En premier lieu, elles sont indissociables, car la marche des astres est autant le fondement de la définition du temps que de celle de l'espace. Dès les temps les plus anciens, l'Homme a cherché dans l'ordre universel une réponse à ses inquiétudes et à ses espoirs. La division de l'année celtique en deux grandes périodes - sombre et hivernale, lumineuse et estivale - n'est donc probablement pas seulement une conséquence des conditions climatiques de l'Europe tempérée, mais l'expression d'une conception plus générale, d'un système où, à l'alternance des deux grandes saisons correspondait celle de la vie et de la mort, de la chaleur et de la froidure, de la lumière et

de l'obscurité, d'un espace où nord et sud s'opposent de part et d'autre d'une ligne délimitée par la marche du soleil du Levant au Ponant, de l'Aube au Crépuscule. Sans parler évidemment des deux quinzaines du mois et de la séquence lunaire qui leur est associée. Ces notions du temps et de l'espace commandent, non seulement la vie quotidienne, mais imprègnent pratiquement tous les aspects de la vie : religieux, sociaux, artistiques... On peut aussi s'interroger sur le rapport du temps du mythe par rapport à celui de l'ordre établi. Bref, il s'agit d'un sujet essentiel d'une très grande richesse et variété où nos connaissances peuvent pleinement bénéficier de la complémentarité de l'image et de la parole. Leur rencontre ouvre de nouvelles et fascinantes perspectives...

Même si elle ne pourra qu'effleurer ce sujet d'une très grande complexité, la journée d'étude permettra d'en découvrir différents aspects, nouvellement découverts ou actualisés, jamais débattus dans une même séance.

Nous nous réjouissons donc du plaisir de vous retrouver à cette occasion dans notre habituelle atmosphère de curiosité, sans a priori, d'ouverture et d'amitié.

25 janvier 2010
Venceslas KRUTA

NOTRE SITE INTERNET

<http://sites.google.com/a/etudesceltiques.com/aec>
Pour plus de commodité, il convient d'enregistrer l'adresse dans les marque-pages (Favoris pour Internet Explorer, Signets pour Safari).

Le site propose des liens vers les articles parus dans la presse ou signale des publications,

et des expositions consacrées aux Celtes.

Il apporte également des informations concernant la vie

de l'association (compte-rendus de voyages,

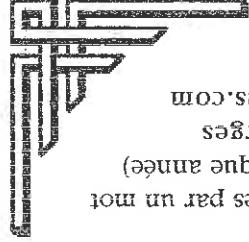
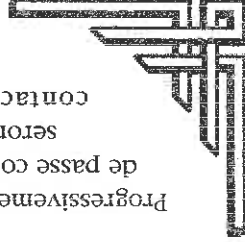
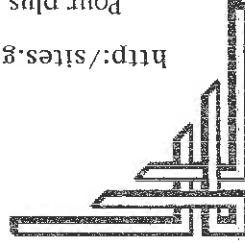
de journée d'étude, etc...

Progressivement, des documents (accessibles par un mot

de passe communiqué aux adhérents chaque année)

seront mis en ligne. Annie Desforges

contact : ad7563@etudesceltiques.com



veau le maximum de 57 mois solaires et, partant de là, on pose une série de 57 à 12 mois en inter- valles de trois mois simplement (57, 54, 51, 48, etc., jusqu'à 12). Pour cette série aussi on peut observer des séquences de frises de symboles aboutissant à un nombre au nombre moyen des jours lunaires et lunaires. Contrairement à la procédure mentionnée initialement, la manipulation impliquant des frises charnières est bien moindre. Elle n'est nécessaire que dans le dividende, et là aussi seulement dans une partie des seize séquences de frises de symboles et s'obtient de façon constante par la seule élimination des frises charnières.

Dans les deux procédures, la déviation par rapport aux données astronomiques de 30,473 jours pour le mois solaire et 29,531 pour le mois lunaire est faible et reste le plus souvent bien inférieure à 0,10 jour. Les déviations minimales s'expliquent déjà par la rigueur de la disposition du décor qui n'admet que des empreintes identiques à l'intérieur d'une frise de symboles et par le fait que seuls des nombres entiers sont représentables dans la traduction décorative des données numériques. On doit prendre en considération le fait que dans la pratique de l'âge du Bronze, on n'opérait sûrement qu'avec des nombres approximatifs comme 29 — et 30 —.

Pour être complet, on observera que de la simple addition des nombres d'anneaux de différentes séquences de frises de symboles déterminées par leur type de marque et leur rythme numérique, en particulier des frises composées de symboles en forme de disques de même empreinte, résultent des unités du calendrier, dont 354-355 pour l'année lunaire et 365-366 pour l'année solaire. Mais contrairement aux deux systèmes indiqués au commencement, seules des parties du canon de la décoration y sont intervenues.

Voilà pour le chapeau d'or de Berlin et le déchiffrement des données numériques incluses dans sa décoration. Ce même système fondé sur le calendrier est imputable au chapeau d'or d'Ezelsdorf bien que son bord soit perdu. En dépit de toutes les différences de détail, la valeur numérique de ses 18 frises de symboles concorde avec celle du chapeau d'or de Berlin : un nombre total à peu près identique d'unités numériques, 1504 dans le chapeau d'or de Berlin, 1506 dans celui d'Ezelsdorf, représente les divisions du temps dans les 18 frises supérieures de symboles des deux chapeaux avec jusqu'à 48 mois solaires et 51 mois lunaires. L'extension du système à 57 mois solaires et lunaires aussi dans le chapeau d'or de Berlin n'est possible que grâce aux 235 unités numériques de la 19ème zone de symboles placée tout en bas. La conclusion que le chapeau d'or d'Ezelsdorf doit être complète par une 19ème frise de symboles figurant sur son bord, frise dont les unités numériques rendent possible l'extension du compte jusqu'à 57 mois, va de soi et elle est confirmée par les quelques vestiges conservés du bord du chapeau, qui attestent une frise comportant des symboles en forme de disques au-dessus de motifs de remplissage typiques. On parvient ainsi à une reconstruction convaincante du bord du chapeau avec une frise de symboles de 231 unités (33 symboles comportant chacun 7 anneaux), en tout 1737 unités numériques pour le chapeau d'Ezelsdorf.

Le traitement arbitraire de la frise charnière et la fixation des séquences partielles des frises de symboles sont inhérents au système. Ils ne constituent pas une objection opposable à l'interprétation par le calendrier proposée pour la décoration des chapeaux d'or. La manipulation spéculative est caractéristique de la pensée préscientifique et aussi de celle des débuts de la science. Il suffit de penser au cercle des philosophes pythagoriciens qui tenaient le nombre pour l'élément fondamental de la réalité physique et mettaient le nombre 10 au centre de leur cosmologie. Ce nombre représente la somme des quatre premiers nombres entiers. Mais pour qu'il corresponde aussi aux réalités cosmiques, il fut mis en rapport avec le nombre des corps célestes dans le système planétaire. A cet effet, les huit corps célestes connus (la terre, le soleil, la lune, les cinq planètes) devaient être complétés par deux corps célestes hypothétiques, un feu central et un autre corps céleste invisible nommé Antiterre pour atteindre le nombre dix.

L'interprétation par le calendrier des chapeaux d'or de Berlin et d'Ezelsdorf ne s'applique toutefois que partiellement à ceux de Schifferstadt et d'Avanton. De fait, pour le chapeau de Schifferstadt, on croit pouvoir recourir à des séquences lunaires de 12 et 9 mois avec une bonne approximation, et à une séquence solaire de 9 mois avec une approximation encore admissible,

moyenne du mois solaire dans une année solaire de 12 mois (30,437, soit environ 30 jours et demi). Et ils connaissaient le cycle de 19 ans dans lequel certaines positions du soleil et certaines phases de la lune se répètent, ce qui a rendu l'année lunaire et l'année solaire compatibles dans un calendrier lunisolaire.

Il n'est pas possible de donner ici plus de détails sur cette valeur numérique liée au calendrier et sur le déchiffrement opéré. On s'en tiendra à une brève indication fondée sur l'exemple du chapeau d'or de Berlin : le point de départ du déchiffrement et la distinction opérée entre la signification symbolique de la décoration et les motifs qui servaient de garniture ornementale, ainsi qu'entre les frises horizontales et les frises symboliques.

CHAPEAU D'OR DE BERLIN : SCHÉMA DU PRINCIPE DE LA DÉCORATION ET RÉPARTITION DÉCORATIVE

Dans la ligne supérieure du schéma de la décoration se trouvent les nombres des différentes empreintes du modèle. Les zones de décoration de 3 à 21 constituent les 19 frises de symboles. Les boucles circulaires de la zone de décoration 2 ne comptent pas comme symboles parce que le modèle apparaît également dans d'autres zones décoratives, ou frises de symboles, comme simple motif de remplissage (dans les zones décoratives 15, 18, 19 = frises de symboles 13, 16 et 17).

La combinaison numérique se fonde uniquement sur les signes symboliques. Ce sont principalement les symboles en forme de disque, c'est-à-dire les boucles plates entourées de cercles concentriques auxquels s'ajoutent deux symboles particuliers en forme de pictogrammes : le symbole qui comporte une demi-lune posée à plat et le symbole en forme d'œil. Les cercles concentriques des symboles en forme de disque (au nombre de 1701) et les deux signes particuliers qui sont reproduits chacun 19 fois, sont des unités de compte : en tout 1739 signes considérés comme des unités de compte valant chacune pour un jour. Elles sont rangées en 19 frises horizontales où apparaît toujours le même motif symbolique et lui seul, dans une grande rigueur de l'ornementation à l'intérieur d'une frise. Certaines des frises de symboles se définissent comme des éléments charnières dont les unités de compte peuvent être considérées comme arbitraires ou négligées. Les frises charnières du chapeau d'or de Berlin sont ces frises dont le modèle symbolique en forme de disque n'apparaît dans aucune autre frise, ainsi que la frise comportant les signes particuliers.

CHAPEAU D'OR DE BERLIN : LE MODÈLE DES EMPREINTES ET LEURS POINÇONS

Modèle de simple décoration et de remplissage, 4 : point perle ; 5 : point circulaire, diamètre 3 mm ; 6 : double point circulaire, diamètre 6 mm ; 7 : anneau circulaire, diamètre 4 mm, disque avec cercles concentriques (= symboles) ; 8 : diamètre 12 mm, 3 cercles ; 9 : diamètre 12 mm, 2 cercles ; 10 : diamètre 13 mm, 5 cercles ; 11 : diamètre 14 mm., 3 cercles ; 12 : diamètre 15 mm., 3 cercles ; 13 : diamètre 15 mm, 2 cercles ; 14 : diamètre 15 mm, 5 cercles ; 15 : diamètre 21 mm, 6 cercles. Modèles particuliers (symboles) 16 : croissant de lune à plat avec point central, longueur 11 mm. ; 17 : motif « œil », longueur 11 mm.

À l'intérieur de l'ensemble de la séquence des 19 frises de symboles, il est possible de définir une série de séquences partielles à partir de traits décoratifs (p. ex. des frises comportant des symboles en forme de disques sur un même modèle) ou d'une rythmique numérique reposant sur le doublement ou le triplement du nombre. Si l'on additionne les cercles de la séquence totale ou des séquences partielles et si l'on divise à chaque fois le total des cercles par le triple du nombre des frises de symboles recensées, on obtient toujours comme résultat le nombre moyen des jours d'une année solaire ou d'un mois lunaire. On peut ainsi observer des séquences qui évoluent dans des intervalles de 12, 6 et 3 mois, entre 12 et 57 mois solaires ou lunaires. Cette procédure ne fonctionne toutefois que par un recours massif aux frises charnières qui sont prises en compte ou laissées de côté de façon arbitraire et notamment dans la fixation du dividende (la somme des anneaux et des symboles particuliers) ainsi que dans la détermination des diviseurs (le nombre des frises).

Mais on peut aussi procéder directement : on divise le total des unités numériques du chapeau d'or de Berlin, soit 1739, par le nombre moyen des jours du mois solaire et l'on obtient à nou-

AMIS DES ÉTUDES CELTIQUES

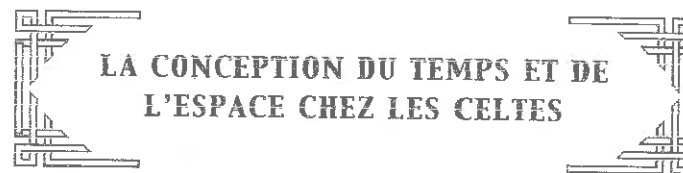
Association régie par la loi de 1901

Siège social : Sorbonne, École pratique des Hautes Études
IV^e Section, Sciences historiques et philologiques
Secrétariat : 19 avenue Général Leclerc, 75014 Paris
tél : 01 43 21 42 77

CINQUIÈME JOURNÉE D'ÉTUDE

le samedi 15 mai 2010 - de 10 h précises à 18 h
(accueil à partir de 9 h 30)

LES CORDELIERS - Amphithéâtre Bilski-Pasquier
15 rue de l'École de Médecine - 75005 Paris (métro Odéon)



LA CONCEPTION DU TEMPS ET DE L'ESPACE CHEZ LES CELTES

Silvia CERNUTI (astronome)
LES FONDEMENTS ASTRONOMIQUES
DU CALENDRIER AGRICOLE DES CELTES

Xavier DELAMARRE
L'ARBRE DU MONDE ET LA STRUCTURE VERTICALE
DE L'ESPACE CHEZ LES ANCIENS CELTES

Jean HAUDRY
L'ESPACE ET LE TEMPS
DANS LA TRADITION INDO-EUROPEENNE
12 h 30 - 14 h - Buffet campagnard (facultatif)

Philippe JOUËT
RYTHMES ET NOMBRES CHEZ LES ANCIENS CELTES

Venceslas KRUTA
LA REPRÉSENTATION DE L'ALTERNANCE CYCLIQUE
DANS L'ART DES CELTES

Yves VADÉ
ÉLÉMENTS DE GÉODÉSIE GAULOISE

Philippe WALTER
LE CALENDRIER CELTIQUE SOUS LE CALENDRIER
CHRÉTIEN : le 23 et le 25 octobre

Une récente étude portant sur les différents types de cornemuses, dont le biniou représente la variante bretonne (Le Gonicdec 2009), pose la question qui constitue le titre du présent article ; question singulière, qui ne serait jamais venue à l'esprit d'un indoeuropéaniste, mais qui néanmoins mérite réflexion, car un instrument de ce genre est connu en Inde dès le *Rigveda*.

1 - Binou et cornemuse

1.1 - Description des instruments

1.1.1 - Le binou

Dans son *Dictionnaire du musicien*, Honneger (2002 : 79) le définit ainsi : « Binou (breton), cornemuse très populaire en Bretagne. Il en existe deux types. Le petit binou comporte un tuyau mélodique (chalumneau) à 7 trous et anche double, et un bourdon. Comme en Ecosse, ces instruments font partie de la musique militaire et sont souvent associés aux bombardes, qu'ils accompagnent à l'octave supérieure. Le grand binou à 3 bourdons est construit sur le modèle de la cornemuse écossaise et résonne à la même octave que la bombardre. »

1.1.2 - La cornemuse

Voici ce qu'en dit Maillard chez Honneger (2002 : 203) : « Cornemuse (anglais bagpipe ; allemand Sackpfeife ou Dudelsack ; italien piva, cornamusa ou zampogna ; espagnol gaita). Instrument de musique pastoral caractérisé par un réservoir d'air fait d'une peau (ou d'un sac) dans laquelle sont fixés plusieurs tuyaux sonores résonnant à l'aide d'anches. »

Origine de ce type d'instrument

Maillard (ibid.) y voit un instrument grec diffusé par les Romains : « Le principe de l'outre servant de réservoir d'air pour plusieurs tuyaux sonores est connu des l'Antiquité grecque. Les aulètes, dont les joues étaient bridées par une *phorbata*, remplaçaient ce procédé peu esthétique par la peau caractéristique de ce que les Romains nommèrent *tibia utricularis*. L'instrument se répandit autour du Bassin méditerranéen, où il survit encore en Israël (*sumponya*, *symphonía*), au Maghreb (*mezoued*, *zuilera*, *arghoul*), au Portugal (divers types de gaitas), aux Baléares (che-remia), en Italie et en Sicile (*zampogna*, *piva*, *cornamustina*, *caramita*), en Croatie (*mih*, *gajda*), en Turquie (*tulum*). Il fut colporté par les légions romaines aux quatre coins de l'Empire : on le rencontre en Roumanie (*cimpoi*), Hongrie (*duda*), Ukraine (*volynka*), Tchecoslovaquie (*gaidos*), Rhénanie (*Dudelsackpfeife*, *Hummelschen*), Scandinavie (*säckpipan*), îles Britanniques (*bagpipe* ou mieux *piobmhor*, *smallpipe* d'Écosse et de Northumbrie ; *warpipe* et *uilleannpípe* d'Irlande) et en France (binou *koz*, binou bras et veuze de Bretagne, *cornemuse* ou *cornadoueille* du Berry et du Bourbonnais, *cabrette* d'Auvergne et du Limousin, etc. »

2 - Les instruments de musique au regard de la « paléontologie linguistique »

Stagissant de *realia*, le linguiste opère avec la méthode nommée « paléontologie

L'INTERPRÉTATION SYMBOLIQUE DES « CHAPEAUX » CONIQUES EN OR



Fig. 1 - Cône d'or dit 'de Berlin'

L'interprétation par le calendrier de la décoration des chapeaux coniques en or conduit à une nouvelle échelle d'appréciation que Wilfried Menghin a proposée en 2000, à la suite de la première publication du chapeau d'or nouvellement découvert de Berlin, étayée de nouveaux arguments en 2003 (Menghin 2000 - 2003). Pour les grands chapeaux d'or plus récents (Berlin, Ezeltsdorf), il a exposé de façon convaincante que sont incluses, dans leur riche ornementation, des valeurs fondées sur un calendrier lunisolaire (reposant sur les cycles de la lune et du soleil) qui en même temps représentent le calendrier.

On relève, dans les unités numériques de la décoration, des séquences comprises entre 12 et 57 mois, tant de l'année lunaire que de l'année solaire, il n'y a que des écarts minimes en face des valeurs fournies par l'astronomie pour le mois solaire ou lunaire. Les nombres 19 et 57 constituent les points angulaires de ce système : les valeurs numériques sont organisées en 19 frises horizontales de symboles et placées sur une très grande séquence de 57 mois solaires. Le nombre 19 qui apparaît encore plus souvent dans le projet de décoration fait manifestement allusion au cycle de 19 ans, dans lequel des phases déterminées de la lune se retrouvent le même jour, de l'année solaire (p.ex. la pleine lune le jour du solstice) et ainsi l'année lunaire et l'année solaire coïncident d'une certaine façon. Si l'on divise 57 par 3, on obtient 19, si l'on multiplie 57 par 4, et 19 par 12 (=3x4), on obtient 228, le nombre des mois solaires) du cycle lunisolaire de 19 ans. On peut admettre que les nombres 3 et 4, ou la multiplication de 3 par 4, ont été mis en rapport avec la division (artificielle) de l'année solaire en 12 parties. Dans l'ensemble, les valeurs numériques incluses dans la décoration du chapeau d'or de Berlin, et dans celui d'Ezeltsdorf témoignent de connaissances précises sur les paramètres temporels du soleil et de la lune : les auteurs du projet de décoration connaissaient la durée exacte de l'année solaire, 365 jours et un quart de l'année lunaire de 12 lunaisons (un peu moins de 354 jours et un quart). Les jours intercalaires nécessaires à la précision du comput pratiqué de l'année qui ne s'opèrent naturellement que par un nombre entier de jours, ainsi que la durée du mois lunaire (29,531, soit environ 29 jours et demi) et la durée

ÉTOILES DANS LA NUIT DES TEMPS — Textes réunis et présentés par Yves VADÉ — Série Eurasie n° 18. Édité par la Société des études euro-asiatiques. L'Harmattan. 19,50 €

Si toutes les anciennes cultures ont observé le ciel, on n'a pas fini de s'interroger sur leur niveau de savoir en ce domaine et sur les moyens d'observation qu'elles mettaient en œuvre. Peut-on parler d'astronomie préhistorique ? Les Magdaléniens avaient-ils repéré la course du soleil de l'un à l'autre solstice ? Les mégalithes sont-ils en relation avec le ciel ? Quels ont été les débuts de l'astronomie en Chine ? Comment le zodiaque a-t-il été transmis de Babylone en Occident ? Quelles connaissances les druides avaient-ils des phénomènes célestes ? Des gravures, des monnaies, des mythes auraient-ils enregistré l'observation d'une éclipse ou l'apparition d'une nova ? J.-P. Mohen et C. Jègues-Wolkiewiez (préhistoire), Silvia Cernuti et V. Kruta (Celtés), R. Laffite (Babylone), J.-M. Bonnet-Bidaud et J.-P. Luminet (Chine) ; l'Asie Centrale et l'Inde complètent ce panorama. Contributions à une discipline en plein essor : l'archéoastronomie.

MYTHOLOGIE DU MONDE CELTE — Claude STERCK — Éditions Marabout, Culture générale, 6,90 €

Maître d'enseignement pour les langues et la civilisation celtiques à l'Université Libre de Bruxelles jusqu'en 2007, C. Sterckx est chargé de cours à l'Institut des Hautes Études de Belgique et professeur doyen à la Faculté ouverte des religions et des humanismes laïques de Charleroi. Il est l'auteur de plusieurs livres et de nombreux articles de mythologie comparée, abordés à partir du matériel celtique. La recherche de la vérité est un jeu gratifiant qui laisse voir que les traditions des anciens Celtes étaient étonnamment subtiles et que les formes dans lesquelles ils les ont exprimées – mythes, contes et légendes – surpassent les meilleurs romans. Ce livre présente d'abord une introduction à l'état actuel des connaissances, puis s'attache à une analyse des conceptions du monde telles que les révèlent la mythologie en fonction des connaissances scientifiques et de la réflexion philosophique de l'époque.

LA TRIADE PENSÉE, PAROLE, ACTION dans la tradition européenne — Jean HAUDRY — Éditions Archè, Milan, 522 p., 58 €.

Jean Haudry, spécialiste des langues et des traditions indo-européennes, continue dans cet ouvrage, d'explorer le paysage mental de nos ancêtres, en menant une passionnante enquête sur la tradition, à partir du formulaire poétique, des schémas narratifs, de l'onomatopée et des structures linguistiques. Parmi les messages implicites qui apparaissent, outre la célèbre idéologie des trois fonctions (Dumézil), Jean Haudry repère une triade pensée, parole, action, présente dans toute l'aire indo-européenne et remontant probablement aux origines. La sagesse, l'habileté et l'éloquence (la pensée étant supérieure à la parole et cette dernière à l'action) constituent ainsi une triade notionnelle, vécue avant d'être figée en formules apprises par cœur qui expriment des idéaux pour mieux guider l'action du corps social. Bien penser, bien parler et bien agir doivent ne faire qu'un : telle est l'éthique de la vérité et de la loyauté, quintessence d'une civilisation en ordre.

gie linguistique », concluant de la reconstruction d'une forme dans la proto-langue à la familiarité des locuteurs avec la réalité correspondante ; une méthode largement acceptée, sauf de ceux dont elle invalide les hypothèses.

2.1- Le nom de la « corne »

Or, en ce qui concerne les instruments de musique, elle ne fournit qu'une seule suggestion, la reconstruction d'un nom de la « corne », à partir des formes celtiques continentales *carnon* et *carnux* (Delamarre 2003 : 106), du latin *cornu* et du germanique **hurnan*. Mais alors que les deux mots celtiques, connus par le témoignage de lexicographes, semblent désigner uniquement un instrument de musique, la forme latine et la forme germanique ne le font que secondairement : elles désignent d'abord la corne animale. Il en va peut-être de même, en réalité, pour les formes celtiques, dont certains dérivés attestent un sens premier de « corne animale ». Apparentés aux précédents, le vieil-indien *ṛngam* et l'avestique *sr_*, *srv_* « corne » ne désignent jamais un instrument de musique. On ne peut donc conclure qu'à une possibilité, et, en raison de la fréquence et de l'ancienneté de cette utilisation de la corne animale, à une probabilité. Rien de tel en revanche pour le nom grec du « chalumeau », *aulós*, bien qu'il ait lui aussi plusieurs correspondants exacts ; mais aucun d'eux ne désigne un instrument de musique. C'est la conclusion à laquelle parvient l'article « *Musikalisches Instrumente* » du *Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde* de Schrader et Nehring (II : 8 et suiv.).

2.2 - Les autres instruments

Il apparaît par ailleurs dans ce même article que les autres instruments de musique anciens portent des noms propres à chaque langue et, pour ceux du type du biniou et de la cornemuse, des noms récents, composés comme l'allemand *Sackpfeife*, l'anglais *bagpipe*, dérivés comme le français *cornemuse*, postverbal de *cornemuser* selon Picoche (1994 : 372 sous *museau*), et pour certains d'entre eux empruntés, comme le *Dudelsack* allemand qui provient du tchèque *dudy* (pluriel) qui, à son tour, proviendrait du turc (mais cette hypothèse a été contestée). On comprend que, dans ces conditions, les auteurs de l'*Encyclopedia of Indo-European Culture*, Mallory et Adams, aient renoncé à un article « musique » ou « instruments de musique », article qui pour l'essentiel se serait réduit à un constat de carence.

2.3 - Les limites de la paléontologie linguistique

Mais si la paléontologie linguistique est fiable dans ses conclusions positives,

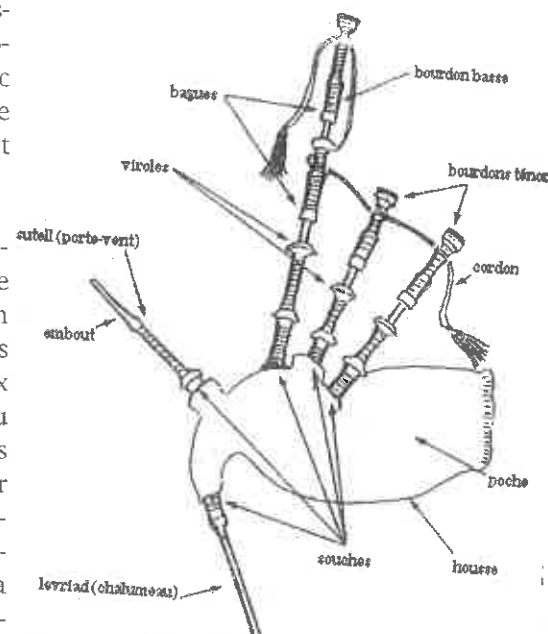


Fig. 1. - Schéma d'une cornemuse écossaise

VOYAGE D'ÉTUDE AVEC NOS AMIS BELGES VERS LE CHAUDRON DE GUNDESTRUP

Comme tous les deux ans, la Société Belge d'Études Celtiques propose un superbe voyage d'étude, cette fois jusqu'à Copenhague et cet exceptionnel vestige de l'Antiquité celtique qu'est le grand chaudron d'argent doré retrouvé dans une tourbière jutilandaise, à Gundestrup.

Le voyage s'effectuera pendant une durée de deux semaines : du lundi 6 septembre 2010 au samedi 18 septembre (*départ et retour de Bruxelles*). Le Danemark s'avère certainement l'un des pays les plus injustement méconnus sur le plan touristique.

Les voyages de nos amis Belges sont toujours très réussis et nous amènent à découvrir des sites et des parcours exceptionnels, ils sont en principe réservés à leurs adhérents, mais nos amis ont la grande amabilité de réserver quelques places pour notre association. Nombre d'entre nous, dont Jean et Josette Pieuchot, ont déjà eu l'occasion d'en profiter et ils s'en sont grandement réjouis.

Cette fois, nous irons à la découverte de ces terribles adversaires des Celtes qu'étaient les Germains, tant en Allemagne du Nord, qu'au Danemark où subsistent de fascinants vestiges de leur civilisation. Par exemple, les cadavres presque intacts des tourbières, avec tout ce qu'ils révèlent sur la vie et les croyances de la Protohistoire « barbare », ou encore le site fameux de la bataille d'Arminius et de son extraordinaire victoire contre les légions de Varus, avec une visite de la section archéologique du Niedersachsische Landesmuseum de Hanovre.

Visite aussi du camp viking reconstruit de Hattubau, près de Schleswig. Nous verrons le cercueil de la reine Gunhild à Vejle et les magnifiques pierres runiques de Jelling. Visite de Gamle By, magnifique collection de maisons anciennes et de vieux métiers. Musée des drakkars. Le-musée reconstruit un camp viking. Chaudron de Gundestrup et le célèbre char solaire de Trundholm. Promenade dans Copenhague, la petite sirène... Brème, Oldenburg, Odense, mégalthés à Borger. Musée des bateaux à travers les âges, etc.

Le voyage sera guidé par le président de la Société belge d'études celtiques, Claude Sterckx. Il se fera, comme d'habitude, selon la formule de la demi-pension. Le prix proposé reste modeste par rapport au coût de la vie, qui est élevé dans les pays nordiques : soit 2100 € par personne et, en chambre simple, 2550 €.

Le nombre des participants est limité à quarante, les inscriptions seront prises dans l'ordre des arrivées, à réception d'un acompte de 300 €, à régler sur le compte de la SBEC n° 068-2099628-90 avec mention « Voyage 2010 ». Les paiements trans-actés se feront par transfert international, ou par chèque bancaire à l'ordre de Claude Sterckx, 21 av. Pierre Curie, 1050 Bruxelles (Belgique).

Josette PIEUCHOT-BILLARDEY

elle n'autorise en aucun cas l'usage de l'argumentum ex silentio. Une notion peut changer de désignation sans que la réalité correspondante disparaisse de l'usage : c'est par exemple le cas pour le nom du cheval qui s'est renouvelé du latin aux langues romanes et du germanique commun aux langues germaniques. L'absence d'une désignation dans le vocabulaire reconstruit n'exclut pas l'existence de la réalité, qui peut et doit être admise si d'autres considérations, comme le témoignage de l'archéologie préhistorique, y engagent. Ainsi les tambours d'argile trouvés dans les sépultures mégalithiques de l'Altmark (Schradet et Nehring, *Realexikon* II : 81). Ici encore, l'hypothèse d'une utilisation remontant à la période commune est confortée par la fréquence de la présence de l'instrument dans les cultures primitives.

3 - Un instrument connu de l'Europe à l'Inde du Nord

et seulement la

Il peut également arriver qu'une réalité apparaisse liée de façon exclusive ou quasi exclusive à un groupe défini à partir de la reconstruction linguistique. Dans ce cas, l'hypothèse d'un commun héritage est à prendre en considération même si la paléontologie linguistique n'y invite pas. C'est ce qui ressort de l'étude précitée (Le Gonidec 2009) pour les instruments du type du biniou et de la cornemuse. Après avoir passé en revue les divers instruments de ce type, et les avoir localisés, l'auteur observe (p. 93 et suiv.) : « Cet espace est impressionnant, tant pour son unité que par son étendue. Même s'il y a quelques zones vides, comme l'Andalousie ou l'Alsace, l'aire de diffusion de la cornemuse est vaste puisqu'elle correspond à l'Europe tout entière : de la Suède au Portugal, de l'Ecosse au Caucase, en passant par les rives de la Volga, Golfe arabo-persique et jusqu'à l'Inde du Nord. Plus à l'est, éparse - Tunisie, Libye, Golfe arabo-persique et jusqu'à l'Inde du Nord. Plus à l'est, elle est inexistante. On pourrait qualifier la cornemuse d'instrument « indo-européen », si ce terme avait encore quelque valeur scientifique. »

Il est surprenant que l'auteur rejette en bloc et sans discussion une discipline scientifique vieille de bienôt deux siècles et dont les acquis s'accrurent et se confirment mutuellement, surtout en ce qui concerne la langue et la tradition, et ce d'autant plus que l'hypothèse d'un commun héritage, prolongé par quelques extensions, est la seule qui rende compte directement de ses observations. De fait, si l'instrument se limitait à la Romania et aux zones voisines, il suffirait de rappeler qu'il existait en Grèce, où il est attesté indirectement par le nom de celui qui en joue, askalies, dérivé d'un *askalios « chalumeau pourvu d'une outre », et à Rome, où il l'est par le témoignage que cite l'auteur p. 95 : « Le rhétoricien grec, Dio Chrysostomos, rapporte que Néron « savait jouer de l'aulos en comprimant l'outré avec son bras » », ajoutant que cet écrit constitue le « témoignage le plus ancien connu à ce jour concernant l'instrument. » L'auteur (ibid.) écarte à juste titre cette interprétation qui est celle de Malliard (2002) précité « car la zone de répartition de la cornemuse dépasse au nord et à l'est l'extension de l'Empire romain », mais, récusa-

mythique de la communauté, dans l'autre à une technique de production qui en assure la survie... La constitution d'une mémoire collective fondée principalement sur la transmission orale est un processus cumulatif long et complexe, au cours duquel de nouvelles significations s'ajoutent aux anciennes sans les effacer, constituant ainsi progressivement un enregistrement labyrinthique dans lequel nous ne réussissons, pour l'instant, à distinguer que quelques rares images, aux contours généralement incertains et souvent fugitifs. Toutefois, comme l'enseigne la paléogénétique, une discipline qui devient de plus en plus importante pour une juste compréhension de notre passé, le présent contient des traces de toutes les vicissitudes qui l'ont façonné, même les plus lointaines... À nous de trouver les outils qui permettront de les identifier et de reconnaître leur signification. Qui sait quelles surprises découvertes nous réserve l'avenir ?

Venceslas KRUTA

Suggestions de lecture :

Le antenate di Venere, exposition au Castello Sforzesco de Milan, t. I. J. de 9 h. à 17 h 30, à l'exception du lundi, jusqu'au 28 février 2010, entrée libre.

Catalogue richement illustré de 142 pages, en italien avec résumés français et anglais des principales contributions, édité par Skira, Milan (vendu 25 € à l'exposition).

Information : www.antenatedivenere.it

Présentation générale du sujet : V. Kruta, « Les ancêtres de Vénus », dans *Archéologia* n° 472, décembre 2009, pp. 30-39.

Autres références :

V. Kruta, L. Kruta Poppi, E. Magni (éds), *Gli occhi della notte. Celti, Etruschi, Italici e la volta celeste*, Ed. Skira, Milan, 2008.

J. Collina-Girard, *L'Atlantide retrouvée ? Enquête scientifique autour d'un mythe*, Paris, 2009.

M. Gimbutas, *Le langage de la déesse*, Paris, 2005.

V. Kruta, *L'Europe des origines. La Protohistoire, 6000-500 avant J.-C.*, coll. « l'Univers des Formes », Paris, 1992.



Fig. 6 - Hluboké Masovky, distr. de Znojmo, Moravie. Fouilles de F.Widomec. Statuette féminine en terre cuite dite « Vénus de Masovky », haut 35,5 cm. Phase récente de la céramique peinte morave (env. 4200-3950 av. J.-C.). Musée Morave de Brno.

4 - Un parallèle védique

4.1 - L'outre de bakura

Or à ces données relativement récentes, dont la plus ancienne remonte au premier siècle de notre ère, il convient d'ajouter deux passages rigvédiques. Dans l'un d'entre eux, (RV 1,117,21 c), il est question d'un instrument à vent nommé bakura- (forme sans étymologie) dans lequel les Aṅvins ont « soufflé contre le barbare », faisant ainsi « une vaste lumière pour l'Aryen. » La situation évoquée est manifestement celle de l'entrée des Aryens en Inde qui s'est produite en plusieurs vagues tout au long du deuxième millénaire. L'autre passage, (9,1,8 b), est plus explicite

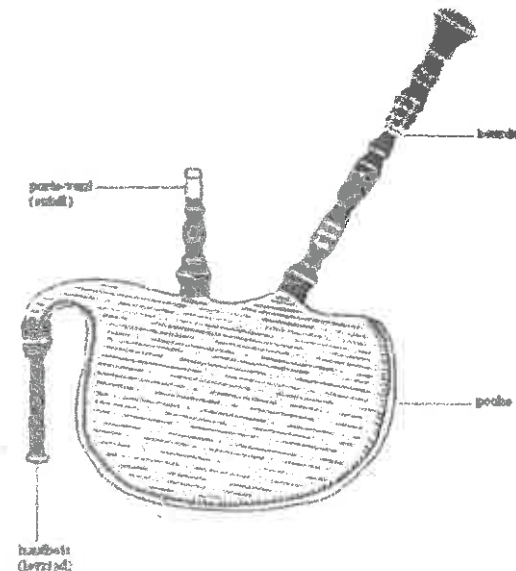


Fig. 2 - Schéma d'un binou.

en ce qui concerne la nature de l'instrument, nommé ici bākura- drti- « outre de bakura ». Le *Vedic Index* de Macdonell et Keith (I : 372) définit la drti comme « un sac en cuir destiné à contenir des liquides ». L'image de la drti est appliquée à un homme qui souffre d'hydropisie (7, 89, 2 b), où il est dit « gonflé comme une outre ». Le rapprochement est bien connu pour l'instrument, comme le rappelle l'auteur p. 94 : « l'outre qui enfle tel un ventre » et p. 96 « La cornemuse apparaît en effet très souvent en liaison avec le mariage, par le fait qu'elle renvoie l'image « d'un ventre qui gonfle » ». Il s'agit là d'une concordance élémentaire, qui n'est donc pas significative pour la reconstruction. Il en va de même, à première vue, pour l'usage militaire écossais évoqué (ibid. p. 96) : « on sait qu'un piper était souvent attaché à un chef de clan ou à une bourgade pour jouer dans les cérémonies ou pour le couvre-feu. Il est donc normal qu'il y ait eu des sonneurs de pibroch dans le cadre militaire, jouant pour leur loisir et celui des chefs, mais aussi pour encourager les soldats lors des assauts. »

4.2 - L'ancienneté de la conception

Mais s'agissant du texte védique cité, l'indication est significative en ce qui concerne la chronologie. La mention d'un rôle guerrier des Aṅvins est à la fois une singularité, et un archaïsme. Représentants indiens des Jumeaux divins indo-européens, correspondants des Lugoves gaulois, les Aṅvins sont considérés par ailleurs comme des divinités tutélaires qui guérissent les aveugles (d'où, par extension, leur rôle de médecins), tirent leurs protégés des ténèbres, des eaux, d'une fosse, donnent un mari aux filles, un cheval à qui n'en a pas, abreuvent des gens assoiffés, rajeunissent des vieillards, ont à peu près tous les talents (Geldner IV p. 38 sous Wunderkräfte und -Taten), comme Lug samildánach, mais, à part quelques paral-

astromomes russes et américains, la constellation de la Vierge, dont elle fait partie, figurerait dans le premier « quatuor zodiacal », daté vers 6000 - 4300 av. J.-C. Associée alors au solstice d'été, elle y aurait succédé aux Gémeaux de l'équinoxe de printemps et précède le Sagittaire de l'équinoxe d'automne et les Poissons du solstice d'hiver.

Deux textes grecs complémentaires témoignent d'une déesse vierge liée à l'agriculture : selon l'erudit hellénistique Aratos, la constellation de la Vierge serait la métamorphose céleste de la fille d'Astratos, démiurge du ciel étoilé. Elle aurait assumé à l'humanité l'abondance de l'Âge d'Or (*Phénomènes*, 98-136). De son côté, Diodore de Sicile évoque Ouranos, le Ciel compagnon de Gaia, la Terre, premier souverain des Atlantes, rivaux de l'Océan, qui aurait libéré ses sujets « d'une vie de bêtes sauvages, découvrant l'usage des fruits de la terre, leur conservation et d'autres choses utiles [...] » observateur attentif des astres, il prédit de nombreux événements concernant l'Univers. Il enseigna également la mesure de l'année par le cours du soleil, et des mois par la lune, ainsi que le retour annuel des saisons [...] La fille aînée d'Ouranos, Bastiaia, connue également comme « Grande Mère », devint reine alors qu'elle était encore vierge... » (*Bibliothèque historique*, VII, 56). Plutôt que de représenter un « principe féminin », vague et abstrait, les « Vénus » moraves du Ve millénaire pourraient donc être associées à cette « Reine-Vierge ». Il ne s'agit pas de « l'énorme Terre aux larges flancs » d'Hésiode, mais de sa fille, en possession des techniques agricoles et des outils astronomiques de mesure du temps, indispensables à l'agriculture.

Il ne faut donc probablement pas se laisser entraîner par ce qui pourrait sembler, à première vue, le trait d'union de représentations féminines qui jalonnent les dizaines de milliers d'années de notre histoire la plus ancienne. L'image peut sembler la même, on peut trouver un dénominateur commun, dans notre cas la notion de fécondité, mais cette dernière est probablement liée, dans un cas à l'ancêtre

les dieux du Männerbund), n'ont pas de rôle guerrier. De fait, dès la période commune des Indo-Européens, les jumeaux divins semblent avoir patronné la « troisième fonction ». Mais on connaît des jumeaux guerriers comme les Dioscures grecs et surtout les jumeaux germaniques, nécessairement antérieurs au système conceptuel des trois fonctions. Ceux-ci sont souvent représentés dans la légende héroïque comme les chefs d'un peuple migrateur en quête d'un nouveau territoire. Les Acvins qui « soufflant dans le bakura, font une vaste lumière pour l'Arven » lors de son entrée en Inde sont dans la même situation que les Vinniles Ibor et Aio, les Vandales Ambrj et Assi, les Asdings (Vandales) Raos et Raptos, les Vandales Vinill et Vandill, ainsi que les fondateurs de l'Angleterre anglo-saxonne dont les noms, Hengest et Horsa, évoquent celui des Acvins « possesseurs de chevaux ». La présence de leur mère, la prophétesse Gambara pour les Vinniles Ibor et Aio, qui se retrouve dans la légende romaine des jumeaux fondateurs Romulus et Remus, montre que la conception remonte à une période très ancienne - antérieure à la période commune - où les naissances gemellaires devaient être considérées comme un danger dont on se protégeait en expulsant la mère et ses enfants, comme c'est le cas dans nombre de cultures archaïques. Or la puissance magique attribuée aux jumeaux, dangereuse pour le groupe dont ils étaient issus, leur permettait de devenir les chefs d'un nouveau groupe qui se constituait autour d'eux et cherchait un nouveau territoire ; d'où leur rôle de fondateurs. Certes, l'instrument n'est pas nécessairement contemporain de l'ensemble de représentations auquel il est associé ; mais le fait qu'il figure dans cet ensemble plaide en faveur d'un héritage, même si son nom, comme ceux du binion et de la cornemuse, est récent ou emprunté : les récits traditionnels comportent généralement des *realia* qui le sont aussi.

Jean HAUDRY

BIBLIOGRAPHIE

DELMARRE Xavier, 2003 : *Dictionnaire de la langue gauloise* 2, Paris : Brepols.
 GELDMER Karl Friedrich (trad.), 1951-1957 : *Der Rig-Veda*, Cambridge (Mass.) : Harvard University Press.
 HONBEGGER Marc, 2002 : *Dictionnaire du musicien*, Paris : Larousse.
 LE GONDEC Martine-Barbara, 2009 : La collection de cornemuses du musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée, *La Revue des musées de France*, Revue du Louvre, 3 : 93-103.
 MACDONELL Arthur A., KEITH Arthur B., 1912 : *Vedic Index of Names and Subjects*, repr. 1958, London : Murray, Varanasi ; Motilal Banarsidass.
 MAILLARD J., 2002 : Article Cornemuse in HONBEGGER 2002 : 203 et suiv.
 MALLORY J.P. and ADAMS D.Q., 1997 : *Encyclopedia of Indo-European Culture*, London and Chicago : Fitzroy Dearborn.
 PICCHÉ Jacqueline, 1994 : *Dictionnaire étymologique du français*, Paris : Dictionnaires Le Robert.
 SCHARADER Otto, NEHRING Alfons, 1917-1929 : *Realexikon der indogermanischen Altertumskunde* 2 (2 Bde), Berlin Leipzig : Walter de Gruyter.



Fig. 5. - Strélice, distr. Znojmo, Moravie. Statuette féminine en terre cuite du type dit « Strélice », caractérisé par les bras repliés sous la forme de moignons horizontaux, une tête bicornue très schématisée avec trois protubérances figurant le nez et les oreilles, de petits seins, un fessier hypertrophié et les genoux soulignés par des protubérances hémisphériques : haut, 20,2 cm ; phase ancienne de la céramique peinte morave (env. 4750-4450 av. J.-C.). Musée Morave de Brno.

mammouths centre-européens d'il y a près de 30000 ans, présentées à l'exposition, figure la statuette en terre cuite d'un ours...

Le deuxième exemple vient de l'étude géologique des fonds marins et des témoins d'événements catastrophiques qu'ils ont enregistrés. En effet, le préhistorien et géologue Collina-Girard soutient, avec des arguments très convaincants, qu'un tsunami catastrophique, provoqué par un tremblement de terre cinq à six fois supérieur à celui qui secoua Lisbonne en 1755, aurait causé, à la même date où Platon situe l'engloutissement de l'Atlantide, vers 9600 av. J.-C., la disparition sous la mer d'îles situées dans le détroit de Gibraltar. Il aurait modifié ainsi définitivement un paysage

qui, auparavant, correspondait singulièrement à la description du philosophe. Évidemment, les Atlantes qui auraient fréquenté ces îles n'auraient pas été les habitants d'un empire « vaste et merveilleux », mais les populations épipaléolithiques qui sont attestées sur les littoraux qui bordent le détroit.

Dans les deux cas, la justesse des hypothèses suppose une transmission strictement orale de la mémoire sur des dizaines de milliers d'années. Cependant, l'analyse des images peut quelquefois contribuer à nourrir des interprétations qui peuvent s'appuyer uniquement sur des textes très éloignés dans le temps, mais recelant l'écho de faits beaucoup plus anciens. Ainsi, on peut tenter d'expliquer la différence sensible entre les représentations féminines des chasseurs paléolithiques - des femmes marquées clairement par la maternité, des « Èves » plutôt que des « Vénus » - et l'étonnante série des « Vénus » moraves du Ve millénaire, présentées dans l'exposition.

Ces femmes aux flancs larges mais aux seins à peine esquissés semblent suggérer la promesse d'une fécondité à venir plutôt qu'une maternité déjà vécue. Quelle que soit l'interprétation choisie - image de la divinité, la Grande Mère Terre, ou figures de ses adoratrices -, cette particularité qui ne peut être fortuite semble indiquer une vierge dotée de la capacité d'enfanter. Cette considération - qui relève évidemment, comme tant d'autres, de la spéculation, - peut être associée à l'hypothèse, développée dans le catalogue par l'astronome Antonello, sur le rôle de l'étoile brillante *Spica* (α Vir), « l'Épi », dans la détermination de la date de la moisson au Proche-Orient et dans l'Europe tempérée du VI^e - Ve millénaire av. J.-C. Selon les



Fig. 4. - Abri Gaban, Piazzina di Martignano, Trente. Fouilles de 1974 dirigées par B. Bagolini. Figurine sculptée sur une molette de sanglier: dim. 3,4x1,4x1,3 cm. Phase avancée du groupe Gaban (env. 4900-4700 ans av. J.-C.). Museo Tridentino di Scienze Naturali, Trente.

VÉNUS AVANT VÉNUS : JUSQU'À QUAND PEUT-ON REMONTER LA MÉMOIRE DE L'HUMANITÉ ?

Une exposition actuellement présentée au château des Sforza de Milan est accueillie par le public avec un tel intérêt que la fréquentation bat désormais le record établi l'année dernière en ce même lieu par l'exposition « Gli occhi della notte » (« Les yeux de la nuit », désignation poétique des étoiles dans une formule du *Rigveda*) où figurait notamment la cruche celtique de Brno, mais également, le foie augural étrusque de Plaisance et la première séquence zodiacale connue d'Europe, sur un casque italique de « l'art des situles » du VII^e s. av. J.-C. Le titre de l'exposition actuelle, « 27000-4000 a.C. Le antenate di Venere » (« Les ancêtres de Vénus »), dévoile la nature des œuvres qui constituent son fil directeur : les représentations féminines du Paléolithique, Mésolithique et Néolithique, illustrées par un choix de pièces exceptionnelles, provenant de la République Tchèque et de l'Italie du Nord.

Le Paléolithique est représenté par la statuette de Dolní Vestonice, la plus ancienne figurine en terre cuite connue à ce jour, datée vers 27500 av. J.-C., qui provient de l'un des sites des chasseurs de mammouths des Monts Pavlov du sud de la Moravie. L'art des chasseurs-cueilleurs du Mésolithique est illustré par trois pièces suggestives de l'abri Gaban, un site des environs de Trente. Elles relèvent de deux types de représentation : dans l'un prédominent les traits du visage, dans l'autre la silhouette caractéristique du corps féminin, avec une tête à peine esquissée, sans aucun détail. Les pièces les plus nombreuses et les plus spectaculaires appartiennent à l'art néolithique de la Moravie : datables d'environ 4700 av. J.-C. à la fin du millénaire, ces statuettes féminines, sélectionnées sur un fonds exceptionnel de quelque 2500 exemplaires complets ou fragmentaires, surprennent par leurs qualités esthétiques d'une étonnante modernité. Elles témoignent également, ainsi que les remarquables poteries peintes qui les accompagnent, du très haut niveau technique atteint par leurs créateurs. Par exemple, découverte tout récemment, la partie inférieure d'une grande figure creuse, en terre cuite, qui atteignait à l'origine une hauteur d'environ 60 cm. Elle illustre



Fig. 1. - Dolní Vestonice I, distr. Breclav, Moravie. Fouilles de l'habitat dirigées par K. Absolon en 1925 : Statuette féminine en terre cuite dite « Vénus de Vestonice » ; haut. 11,5 cm; pavlovien (env. 27 500 av. J.-C.). Musée Morave de Brno, Institut Anthropos.

une grande maîtrise de l'utilisation sculpturale de ce matériau, que l'on ne connaissait jusqu'ici en Europe, à cette échelle, qu'à partir du VIII^e s. av. J.-C.



Fig. 2 - Abri Gaban, Piazzina di Martignano, Trente. Fouilles 1973, dirigées par B. Bagollini. Galeet calcaire incisé et sculpté en bas-relief, haut. 13,3 cm, phase initiale du groupe Gaban (env. 5300-4900 av. J.-C.). Museo Tridentino di Scienze Naturali, Trente.

indigènes, certains descendants des chasseurs de mammouths du Paléolithique, dans le processus complexe d'adoption de l'agriculture en Europe. Il vient s'ajouter à d'autres indices convergents, fournis notamment par la paléogénétique, la transmission de matériaux et de techniques de débitage de l'outillage en pierre taillée, mais également par la possibilité d'une origine locale européenne d'espèces domestiquées, à peu

près certaine pour le pavot.

L'absence de la rupture, qui était jadis associée à l'introduction d'un mode de vie inventé intégralement au Proche-Orient, pose évidemment la question de la continuité du peuplement et de l'éventuelle transmission d'une mémoire qui remonterait, dans le temps, jusqu'aux habitants de l'Europe, antérieurs à ce changement.

La aussi, les indices se multiplient et ils ne sont pas fournis uniquement par l'interprétation des vestiges archéologiques. L'énumération pourrait être longue et variée, mais je me contenterai d'évoquer ici deux exemples particulièrement révélateurs des perspectives qui s'ouvrent désormais à la recherche.

Le premier relève de la discipline florissante que constitue désormais la paléoastronomie. Elio Antonello, directeur de l'observatoire astronomique de Brera, a pu établir, à l'occasion de notre précédente exposition, que l'association de la constellation de la Grande Ourse au Chasseur, dont le souvenir est perpétué dans le mythe grec de Callisto, n'est compréhensible que si l'on se

reporte à la situation de cette constellation, par rapport à celles de la Petite Ourse et cinquante mille ans ! On savait déjà que le nom de la Grande Ourse, connu chez les anciennes populations de l'Amérique du Nord, devait être antérieur à l'ouverture du Détroit de Bering, à la fin de la dernière glaciation vers 15000 av. J.-C., mais nous voila projetés en arrière de quelques dizaines de milliers d'années supplémentaires. Ce n'est donc probablement pas un hasard si, parmi les œuvres des chasseurs de

l'âge de la culture sédentaire associée à une exploitation raisonnée du milieu environnant, a été amorcée en Europe avant l'arrivée de cette vague colonisatrice. Pour ne citer que l'exemple le plus connu : certaines communautés mésolithiques des rives du Danube, dans la région des Portes de Fer, qui vivaient de la pêche, de la cueillette et de la chasse, ont développé dès la fin du VIII^e millénaire, dans des conditions particulièrement favorables, un mode de vie associé à un habitat permanent et à des croyances religieuses que reflètent les singuliers gros galeets

fluviiaux sculptés de visages très expressifs du site serbe de Lepenski Vir.

Ce même type de figuraton, que nous avions déjà attribué dans notre ouvrage de 1992 à l'ancien substrat mésolithique de l'Europe, est représenté dans l'exposition par un galeet sculpté de l'abri Gaban, site occupé par des chasseurs-cueilleurs au contact des premiers agriculteurs installés dans la vallée de l'Adige. La même localité a livré une statuette de « Venus » de type danubien, au corps caractérisé par de larges hanches et à la tête à peine esquissée. Le matériel (os) et la technique sont cependant caractéristiques du milieu mésolithique, y compris l'enduit d'ocre qui recouvre l'effigie. Un troisième objet, une dent de sanglier sculptée, peut être considérée soit comme un visage aux grands yeux ronds exorbités, soit comme un corps féminin acéphale. On ne peut exclure que l'ambiguïté de l'image soit la conséquence de la nature du support. L'évocation des deux types de figuraton dans une même image, laissée au choix du spectateur, semblerait toutefois plutôt intentionnelle. Ce serait donc l'antécédent très ancien, vers 5000 av. J.-C., d'une démarche particulièrement caractéristique de l'art celte.